

Le papier japonais

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **2 (1864)**

Heft 23

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-177186>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ce cadeau oblige; en l'acceptant, on est redevable d'une donation quelconque. Ainsi l'exige l'étiquette patagonne.

Le papier japonais.

De tous les peuples de la terre, celui qui peut-être fait du papier les emplois les plus divers est le peuple japonais. Il y a au Japon des imitations de cuirs maroquin en papier d'une perfection telle, qu'il est presque impossible de distinguer l'un de l'autre.

A l'aide de vernis de laque et de peintures adroitement façonnées, le papier, dans les mains japonaises, fait de belles et solides boîtes, des caisses à tabac, des boîtes à cigares, des selles, des tubes de télescopes, etc., même des vêtements aussi souples que l'étoffe du meilleur mackintosh.

Les Japonais ne se servent ni de mouchoirs de soie ni de mouchoirs de coton, mais bien de mouchoirs faits avec du papier; leurs serviettes, leurs torchons, tout est en papier. Selon l'usage auquel il est destiné, le papier est doux, mince, dur, épais, flexible, raide, d'une couleur jaunâtre, et toujours d'un bon marché sans exemple.

Les cloisons intérieures d'une immense quantité de maisons japonaises, tant épaisses soient-elles, sont en papier; la peinture leur donne toujours l'air d'écrans; les fenêtres sont garnies de transparents de tous genres faits en papier. Le papier entre dans la fabrication de presque toutes choses dans une maison japonaise. Qu'un marchand ait un paquet à attacher, il prend une bande de papier, la roule vivement dans ses mains, et en fait une espèce de corde presque aussi solide que notre ficelle de coton.

En résumé, le Japon ne pourrait exister sans papier, et, comme trait de mœurs caractéristique, l'importance que ce peuple attache au papier est si grande, qu'une mère ne mariera pas sa fille sans stipuler que le mari sera tenu de fournir à sa femme telle quantité de papier estimée nécessaire aux besoins de la vie.

Une ascension de montagne.

S'il prenait un jour fantaisie à la nature de passer son rouleau sur le dos de notre Suisse, et d'en faire une plaine aussi horizontale et aussi triste que la Russie, par exemple, je me demande ce que nous deviendrions, nous autres gens à vacances qui, à peine venues les belles semaines de juillet et d'août, prenons notre vol vers les Alpes, à la recherche des scènes sublimes, des fortes émotions et de ces mille et une petites aventures qui donnent tant de charmes aux souvenirs que nous conservons de ces voyages. Assurément nous serions bien malheureux; nous, c'est-à-dire tous ceux qui, comme vous et moi, ont l'humeur vagabonde, la passion de gravir les cimes, de côtoyer les précipices, tous ceux à qui procure de vives et pures jouissances la vue des beautés sans nombre de nos montagnes.

Je sais qu'il est beaucoup de personnes dans l'âme desquelles on chercherait vainement quelque vestige de ces sentiments, de ce besoin de jouissances, qui poussent tant de voyageurs à par-

courir les Alpes, beaucoup qui ne comprennent pas et qui se font gloire de ne pas comprendre ce que l'on va chercher au sommet du Righi, au Pilate, à Zermatt, etc. Ceux-là, je les plains. Un habitant d'un village du pied de la dent de Jaman, homme instruit du reste, surtout dans l'art de faire valoir son argent, se vantait un jour devant moi de n'avoir jamais gravi Jaman. Ma foi, disait-il, je vous avoue que je n'ai jamais été assez fou pour m'éreinter à grimper là-haut; et pour y voir quoi? — Vous êtes pourtant heureux, j'en suis sûr, d'habiter une si belle contrée, de jouir d'une vue si belle sur notre Léman, sans même être obligé de sortir de chez vous? — Oui, c'est beau; on le dit, je le crois; mais, je vous le demande, au lieu de toute cette eau, s'il y avait là une chaude vallée couverte de vignes, cela ne vaudrait-il pas mieux!

A cet homme, je ne répondis rien. Il lui manquait un sens et je ne pouvais le lui donner.

Voilà, cher lecteur, les pensées auxquelles je m'abandonnais, un soir de juillet, il y a deux ans, pendant que le chemin de fer me transportait de Bienne à Thoun, auprès de deux amis avec lesquels je devais faire une excursion dans l'Oberland.

Ces amis, je les avais connus en Prusse, où, l'année précédente, nous avions suivi ensemble les cours de l'université de B. Là, tourmenté par le mal du pays, bien souvent en nous promenant dans cette immense plaine de sable qui entoure la ville, j'avais calmé un peu mes souffrances en parlant, à mes amis, de ma patrie, de ses beaux lacs aux eaux bleues, de ses montagnes, de ses neiges et de ses glaciers. Mes paroles leur avaient inspiré un grand désir de voir la Suisse, et un an après mon retour au pays, ils venaient d'arriver à Thoun où une dépêche inattendue m'avait invité à les rejoindre.

De mes deux compagnons de voyage, l'un Wilhelm de Saint-André, descendait d'une de ces nombreuses familles de protestants français qui trouvèrent un refuge dans l'électorat de Brandebourg, après la révocation de l'édit de Nantes. C'était un jeune homme de vingt-deux ans, de taille élancée blond et rosé comme un Scandinave (sa mère était Suédoise), et aux traits délicats; de ses grands yeux bleus s'échappait un regard doux et rêveur. Le second, Carl Bernstorff, fils d'un banquier de B., était un peu plus âgé que Wilhelm et formait d'ailleurs avec lui un frappant contraste, par sa forte carrure, ses traits un peu massifs, ses yeux bruns et perçants. L'un et l'autre m'étaient devenus chers par les nombreuses qualités de leur caractère et de leur esprit.

Nous passâmes la soirée à élaborer un plan de voyage, et, sur mon avis, il fut décidé que le lendemain à huit heures nous prendrions le bateau à vapeur jusqu'à Neuhaus, pour visiter ensuite Interlaken, le Giessbach, Lauterbrunnen, le Staubbach, la Wengernalp, la Scheidegg, le Grimsel, la Furka, la vallée de la Reuss, le Righi et Zurich. Nous avions une quinzaine de jours à consacrer à nos excursions.

Le lendemain à huit heures et demie, nous voguions, en route pour Neuhaus. Le pont du bateau était encombré de voyageurs de toutes les variétés, de toutes les classes et de tous les pays. Aux secondes places dominait l'élément indigène. Aux premières, à certains caractères particuliers, on reconnaissait facilement des Français, des Allemands, des Russes et surtout des Anglais. C'est là que nous nous réfugions. Je laisse mes amis admirer tout à leur aise la belle contrée qu'ils voient pour la première fois, et vais m'asseoir tout à l'arrière du bateau, près de la roue du gouvernail, plus disposé à étudier les physionomies de quelques voyageurs qu'à contempler les beautés de la nature. Je ne tardai pas à remarquer que, si les regards de St-André étaient fixés tantôt sur les flots légèrement émus du lac, tantôt sur les montagnes voisines ou sur les neiges éternelles des hautes Alpes, de temps en temps ils se portaient dans une direction où n'étaient ni flots, ni montagnes. Tout près de la cheminée se tenait un Anglais, qui, debout et son Guide-Murray à la main, était occupé à trouver les noms des nombreux sommets qui nous entouraient. A ses côtés, je pouvais distinguer le profil d'une jeune fille assise;